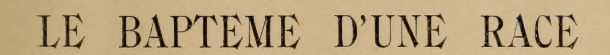
Mgr Rozier

Le Baptême *d'une* Race

MONTREAL
Librairie Granger Freres
rue Notre-Dame, 1699



LE BAPTEME D'UNE RACE



MGR ROZIER
Prédicateur de la Station de Carême à Notre-Dame
1902

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES

Mgr ROZIER

LE

BAPTEME D'UNE RACE

CONFÉRENCE

FAITE AU

MONUMENT NATIONAL

le 31 Mars 1902

A la Soirée de Clôture du Cercle Ville-Marie

MONTREAL
LIBRAIRIE GRANGER FRERES
Rue Notre-Dame, 1699

1902

LE BAPTEME D'UNE RACE

Hon. Sir, (1)

Monsieur le Président du Cercle, (2)

Mesdames, Messieurs,

Quand nous étions petits, nous étions avides des histoires que nos grands-pères et nos aïeules nous contaient à la veillée ; mais aucunes ne nous séduisaient autant que celles qu'ils avaient eux-mêmes vécues, quand ils étaient petits. Simples anecdotes d'enfance qui nous semblaient aussi mystérieuses et aussi lointaines que Cendrillon et Barbe bleue ; parce qu'il nous était impossible de concevoir que notre grand'-mère eut jamais été petite comme nous et enfant comme nous. A la regarder avec sa bonne figure encadrée de cheveux blancs et plissée par les années,

(1) L'hon. sir L. A. Jetté, K.C.M.G., lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

(2) M. E. Fauteux, E.E.D.

aucun effort de l'imagination ne pouvait nous la représenter récitant à sa mère sa leçon du lendemain ou endormant sa poupée pré-historique.

Enfants d'une mère commune et passionnément aimée, la France, nous ne savons la voir autrement que dans l'épanouissement de sa beauté et de sa force et, nous aussi ne la concevons pas aisément à cette époque où, sauvageonne et déjà charmante, la France essayait ses premiers pas dans l'histoire.

Mes chers compatriotes du Canada, avant la séparation, vous avez voulu m'inviter à une de ces veillées de famille où chacun, à tour de rôle, vient narrer son histoire. Puisque c'est mon tour de parole, l'histoire que je voudrais dire, c'est : l'enfance de la patrie. Je désire qu'à l'entendre, vous ayez tout le plaisir que j'éprouve d'avance à vous la conter. Au moment de nous faire nos adieux, je n'ai pas trouvé de moyen meilleur pour vous dire merci des joies inoubliables que vous m'avez données, que de nous unir dans un baiser à notre commune mère, à la France.

I

Il y a, dans les langues humaines, des mots qui ont eu et ont encore, quoi qu'on fasse, une singulière et illustre fortune. Nuls, que je sache, n'ont fait vibrer tant d'âmes, tant de lyres, tant d'épées que ces trois-là : autel, drapeau, foyer.

Trois vocables, pourtant, qui servent à désigner de vulgaires choses.

Autel : une pierre fruste ou travaillée.

Drapeau : une branche d'arbre avec un chiffon au bout.

Foyer : un endroit où l'on fait du feu.

Vulgaires choses qui sont de grands signes évocateurs des plus grandes passions de l'humanité. L'âme humaine, représentative et simpliste, s'est éternellement créée de visibles symboles, pour incarner les invisibles amours qui l'ont éternellement agitée.

L'autel : une pierre ; mais par delà les monts et par delà les mers les peuples se sont fait de gigantesques appels et, autour de cette pierre, se sont donnés de mystérieux rendez-

vous. Autour de cette pierre, ils se sont assemblés pour adresser leurs adorations au Père universel des êtres qui tient dans ses mains la plénitude de la vie et la dispense sur ses fils, sans mesure et sans arrêt ; autour de cette pierre, ils se sont unis dans une prière reconnaissante à Celui qui met la fécondité au flanc des mères, l'amour au cœur des fils, la toison à la brebis et l'épi au froment. Pour cette pierre ils se sont battus plus souvent que pour les frontières et le premier mot de leur cri de guerre fut celui-là : " Pour les autels. *Pro aris*..." L'autel : c'est la Religion.

Le foyer : un endroit où l'on fait du feu ; mais devant cette flamme nos ancêtres se sont assis, ont réchauffé leurs membres engourdis, ont cuit les aliments de la maisonnée. A la douce clarté de cette flamme, ils se sont regardés, ils se sont souri, ils se sont aimés. Elle a éclairé leurs bonheurs les plus intimes et autour d'elle, ils ont vécu tous les rêves et toutes les réalités de leur vie. Les minuscules frontières de l'âtre enferment déjà une patrie, patrie bien petite et pourtant déjà

grande comme un monde, puisqu'elle contient tous nos désirs et toutes nos félicités, petite patrie où le tien et le mien sont confondus et dont les citoyens portent ce nom de tendresse : les miens ; petite patrie dans laquelle on pleure quelquefois, on aime toujours et on rêve de mourir. Pour la défense des foyers, nos aïeux se sont levés, comme pour la défense des autels et ce fut là tout leur cri de guerre : " Pour les autels et pour les foyers... *Pro aris et focis*." Le foyer : c'est la famille.

Le drapeau : une branche d'arbre avec un chiffon au bout ; mais ce chiffon aux couleurs éclatantes comme la flamme, porté au-dessus des têtes, rallie autour de lui les yeux, les bras et les cœurs des citoyens, aux heures où l'on entend, à la frontière, piaffer les chevaux de l'étranger. A le regarder flotter au front des bataillons, à entendre ses plis claquer dans le vent, les enfants d'une race commune croient voir l'image sacrée de la patrie et entendre la voix des ancêtres qui crie : En avant !

" Mourir pour la patrie,
" C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie."

Le drapeau : c'est l'image resplendissante de cette chose sacrée, si spéculative et si réelle à la fois, pour laquelle on vit et pour laquelle on meurt... Le drapeau : c'est la patrie.

Autel. Drapeau. Foyer.

Religion. Patrie. Famille.

Si de ces trois mots fascinateurs, j'en voulais garder un seul en lequel je sentirais passer toute l'âme des deux autres ; celui que je garderais frémit sur vos lèvres et s'apprête à éclater comme une fanfare de clairons... Celui que je garderais, c'est : Patrie.

Et dans ces deux syllabes sacrées, je sens passer la chaleur de ma religion et de ma famille, de mon autel et de mon foyer.

La patrie n'est pas seulement la portion de terre, dont les politiques ou les conquérants ont tracé les limites et sur laquelle la Providence a placé mon berceau. Les guirlandes de canons qui ouvrent la gueule sur ma frontière, ne sont pas là uniquement pour défendre des maisons et des champs contre l'invasion possible d'un ennemi. La terre sacrée que nos ancêtres ont remuée, des siècles durant,

qui garde, dans ses entrailles, la fécondité de la sueur et du sang dont ils l'ont imprégnée, elle pousserait encore le même blé et les mêmes pampres, quand ils seraient plantés et semés par la main de l'étranger. Au-dessus des frontières géographiques, il y a d'autres frontières idéales qui enferment des choses plus sacrées que le sol.

Il y a le corps et il y a l'âme de la patrie.

L'âme de la patrie ! Une certaine façon de penser, de sentir, d'aimer, de jouir, de pleurer, exclusive à la race.

L'âme de la patrie, façonnée par une longue série d'ancêtres qui lui ont donné un pli traditionnel, une marque intime qui a sa répercussion au dehors dans le regard, la démarche, la parole, l'action, marque si visible que, sous l'uniformité du vêtement, nous disons d'un inconnu qui passe : c'est un Italien, un Russe, un Anglais, un étranger.

L'âme de la patrie, faite de toutes les âmes de nos pères, de tous leurs efforts, de toutes leurs peines, de tous leurs revers, de toutes leurs gloires, de toutes leurs aspirations, de tout leur idéal.

L'âme de la patrie, une accumulation séculaire de leurs conceptions de la vérité, de la beauté, de la poésie, de l'art, de la vie, conceptions qui diffèrent si profondément de peuple à peuple et qui les déterminent, encore plus que leurs frontières.

Mais, plus que tous les signes, il en est un qui symbolise la patrie : c'est le clocher de notre pays natal ; parce que, l'âme de la patrie est la religion de la patrie.

La patrie est le cimetière où nos parents dorment. La patrie est la croix qui protège leur tombeau. La patrie est l'église où ils ont prié. La patrie est le culte qu'ils ont aimé. La patrie est l'autel de leur mariage et de leur première communion. La patrie est le Dieu qu'ils ont aimé et invoqué ensemble. La patrie est le *Credo* qu'ils ont récité. La patrie est le catéchisme qu'ils ont appris et la Foi dont ils m'ont laissé l'héritage. La patrie : c'est la Religion.

C'est parce que la patrie est tout cela, et plus encore, que lorsqu'au dessus de nos têtes nous voyons flamber les couleurs nationales,

quelque chose de profond nous remue dans le cœur pour remonter jusqu'à nos yeux. Ces couleurs éclatantes éveillent à nos regards les images de tous les êtres qui donnent du prix à la vie, nos mères, nos foyers, nos croyances, nos gloires, notre passé et notre avenir.

Mais si l'humanité, qui est passionnée de symboles, a voulu incarner ses plus grands amours en des signes d'autant plus éloquents qu'ils sont plus simples, l'autel, le drapeau, le foyer ; ces signes n'expriment pas la réalité de la même façon et leur langage diffère. Le drapeau est un signe conventionnel auquel nous avons attaché l'idée de patrie. Le foyer est un signe parlant qui exprime en lui-même toute l'idée de famille.

Ne nous semble-t-il pas que l'humanité a fait une trouvaille d'un symbolisme exquis, en représentant la famille par le foyer ?

Il faut deux pierres pour faire un foyer ; il faut deux cœurs pour faire une famille.

Ces deux pierres juxtaposées ne font qu'une chose, l'âtre ; ces deux cœurs juxtaposés n'en font qu'un seul aussi.

Ces deux pierres, si l'on veut un foyer bien bâti, doivent être prises à la même carrière, taillées sur la même mesure et ouvragées de la même façon ; ces deux cœurs, si l'on veut une famille harmonieuse, doivent sortir aussi, de la même carrière ; façonnés par les mêmes leçons, grandis sous les mêmes exemples, qu'ils aiment les mêmes amours, qu'ils adorent le même Dieu, qu'ils regardent le même ciel et du même regard.

Ces deux pierres doivent être immobilisées dans l'âtre par un ciment très fort qui, en les unissant, leur donne une sorte de pérennité. Ces deux cœurs doivent être joints aussi ; devant les hommes et devant Dieu, par de mutuels serments dont Dieu se fait témoin et garant et par un ciment très fort qui les lie aussi pour l'éternité, la grâce du sacrement.

Enfin, ces deux pierres et ces deux cœurs, même venus de carrières diverses et d'horizons opposés, même séparés par leurs origines et leurs caractères, quand la même flamme les a léchés et colorés, quand le même amour les a chauffés et brûlés, ils s'appareillent et on ne

les distingue plus. Ces deux pierres ne font qu'un foyer. Ces deux cœurs ne font qu'une famille. L'amour, comme la flamme, quand il ne nous trouve pas semblables, nous fait semblables... *pares invenit aut facit.*

Le foyer est donc un signe éminemment représentatif, un symbole parlant.

Le drapeau n'a pas ce langage. Il est un signe de convention que nous nous sommes donné pour nous reconnaître. Il est entendu que les trois couleurs signifient : France ; et quand nous les voyons flamber, tout notre cœur flambe aussi, et nous sentons venir à nos cœurs, une chaleur, à nos yeux, une fierté. Pourtant, nous pourrions en avoir d'autres, et nous en avons eu d'autres. Avec celles du présent nous aimons toutes celles du passé ; parce que toutes, à leur moment, ont symbolisé la France.

O drapeaux du passé, si beaux dans nos histoires,
Drapeaux de tous nos preux et de toutes nos gloires,
Redoutés du fuyard,
Percés, troués, criblés, sans peur et sans reproche,
Vous qui dans vos lambeaux mêlez le sang de Hoche
Et le sang de Bayard,

drapeaux du passé qui ne flottez plus que dans nos souvenirs, quelles qu'aient été vos couleurs, vous m'êtes également sacrés, puisque vous racontez nos gloires.

Il reste pourtant que le drapeau est un signe conventionnel. Il y a des drapeaux que j'ignore et, il y a sans doute des hommes qui ignorent le mien.

A ceux-là, si au lieu de leur présenter des drapeaux je leur dis, en leur montrant des statues emblématiques : "*Quæ est ista ?* Quelle est cette femme ?" Debout sur une carène de navire qui lui sert de piédestal, le front ceint d'une couronne murale, la main appuyée sur une ancre, des ballots de marchandises à ses pieds... ils répondront : c'est l'Angleterre.

Cette autre a pour piédestal un vieux chapiteau brisé ; à ses pieds, s'étendent des tronçons de statues antiques et ses mains tiennent une lyre, avec une palette et des pinceaux... c'est l'Italie.

Et me voilà, moi, artiste de France, mon ébauchoir à la main, devant ma glaise impa-

tiente, et j'ai l'ambition d'éterniser sous les traits d'une femme cette France qui est ma patrie à moi et la seconde patrie de tout le monde. Sous quels symboles vais-je donc la représenter ? Artiste consciencieux, je ne mettrai pas la main à la pâte, avant d'avoir fait longuement poser mon modèle. Je l'étudierai, ma France, dans sa première enfance, dans son développement, dans son regard, dans ses gestes, dans tout son être.

France, qui es-tu ?

Qu'était, à son premier matin, cette nation que le Christ voulait pour son amie de cœur, pour son apôtre, pour son soldat ?

II

Nation, elle ne l'était pas encore. C'étaient des hordes barbares et guerrières errant dans le silence impénétrable des forêts, ne gardant, de ce qui élève l'homme au-dessus de la bête, que ces croyances primordiales et imprescriptibles que l'esprit humain n'a jamais pu dissiper, malgré ses migrations et ses folies, la partie inaliénable du patrimoine laissé à

l'homme par son Créateur, dont les barbaries elles-mêmes n'ont pu se dépouiller et que, seules, cherchent à répudier des civilisations qui ne valent pas les barbaries : Dieu et l'âme.

Cependant, ces notions primitives de l'humanité, dans la nuit de nos bois séculaires, dans les brumes des vallées profondes, s'étaient pénétrées et obscurcies de superstitions nuageuses. Les bardes, poètes à l'inspiration sauvage qui rythmaient, en chantant leurs vers, les danses que les religieuses théories exécutaient autour des chênes sacrés, célébraient une immortalité, grossière métempsycose, plus voisine de l'immortalité pythagoricienne que de notre doctrine positive et lumineuse, et l'idée de Dieu que leur inculquaient les druides était un panthéisme vague, comme leurs landes, obscur, comme leurs forêts.

Sous le ciel voluptueux et limpide de la Grèce, nos aïeux eussent peut-être divinisé la force et la beauté humaines ; leurs bardes eussent été des Homères et leurs artistes des Phidias et des Praxitèles.

L'avenir a prouvé qu'ils ont pu donner les

uns et les autres. Quand la Gaule sera la France, la France sera Athènes. Ses poètes, ses artistes, ses constructeurs de cathédrales ressusciteront la beauté morte et l'âme athénienne ; mais dans les troublants murmures de leurs étés, comme dans les bruines de leurs novembres, ce qui ébranlait ces imaginations enthousiastes et frustes, c'étaient les puissances inconnues qui brillent dans les astres, hurlent dans le vent, s'épanouissent dans les mousses, se dilatent dans les frondaisons ; déités formidables et invisibles qu'ils percevaient dans les hurlements mystérieux et lugubres des chênes secoués par l'orage, dans le murmure inarticulé des ondes, dans l'inquiétant silence des lacs qui se vident et s'emplissent toujours, dans les irrésistibles fécondités qui bouillonnent en la nuit du sol et montent pour éclater en les épis gonflés et les branches robustes des chênes,dans la placidité terrible des rocs inébranlables sur leurs bases, dans tout ce qui bruit et dans tout ce qui se tait en l'inconcevable nature. Toutes ces vies latentes, toutes ces énergies fantastiques écrasaient ces âmes neuves et

fortes qui se plaisaient à leur donner des formes raisonnables et vivantes et qui les adoraient.

Ils adoraient des pierres, en attendant de les tailler, de les ouvrager, de les superposer pour en faire Notre-Dame de Paris. (1)

Ils adoraient des fleuves, en attendant de reconnaître en leurs mugissements la grande voix qui chante Dieu. (2)

Ils adoraient des arbres, en attendant de ployer les genoux, les fronts et les cœurs devant l'arbre du Calvaire (3) ; et dans l'histoire même du grand baptiseur de cette barbarie, en plein quatrième siècle, on retrouve toute celle de ce peuple appelé à de si hauts destins.

C'était un arbre dieu que ce pin géant qui s'abattait avec fracas sur saint Martin attaché sous la chute et qu'un signe de croix du thaumaturge, raconte la légende, releva comme un vent de rafale et relança du côté opposé, et c'étaient des roches et des sources vénérées,

(1) Gen. XXVIII, 22.

(2) Ps. XLV, 5.

(3) Pref. de Cruce.

que celles qui, après quinze siècles de calme et de tempête, gardent encore le nom de Martin ; parce que la foi populaire avait troqué leur nom païen contre celui du libérateur.

Quand les premiers moines aborderont les côtes sauvages de cette vieille Gaule, s'enfonçant, la hache à la main, dans les bois impénétrables, ouvrant des routes au christianisme et des espaces aux vignobles et aux moissons, les derniers bardes de cette sombre idolâtrie jetteront encore dans leurs chants, leurs malédictions suprêmes contre les " loups romains profanateurs de bois sacrés ".

Les croyances étaient terribles, comme le culte. Ni la fleur, ni l'oiseau ne disaient à leur imagination rien de riant et de jeune. Les forêts sombres, où le silence était aussi impénétrable que la nuit, n'avaient point de poésie. Les divinités de l'effroi vivaient dans les branches. Comme disait Lucain, sous l'écorce rugueuse, dans les veines de l'arbre où monte la vie, la terreur coulait avec la sève :

...terror... arboribus inest...

Et l'imagination terrifiée de nos aïeux ne

les peuplait que de génies malfaisants, obsédants et sanguinaires qu'il fallait à tout prix apaiser. Toute la religion, toutes les liturgies, tout le culte n'avaient, en réalité, pas d'autre but, les apaiser.

Les druides et les chefs prêchaient des divinités irréelles, idéales abstractions de toutes les choses matérielles. Inquiétés par les secrets des forces naturelles, ils en dégageaient des esprits, des personnalités imprécises, et leur panthéisme nuageux se déterminait en un polythéisme assez pareil à celui de leurs conquérants de demain. Hésus remplaçait Jupiter ; Bélen, dieu du feu, jouait le rôle d'Apollon ; c'était peut-être le Baal des Syriens. Bélisama ou Belna était leur Minerve ; les villes de Bellème et de Beaune ont gardé son nom. Teutatès pouvait être Mercure ; c'était, comme lui, le dieu du lucre et le conducteur des âmes aux rivages d'outre-tombe. Il y avait encore Bibracte, la déesse d'Autun que les conquérants remplaceront par Cybèle, Ardoinna, la Diane des forêts de l'Est, qui a laissé son nom aux Ardennes, divinités fantastiques,

incarnées dans des simulacres grotesques et énormes.

De ces croyances brutales se dégageait une morale brutale, comme la puissance illimitée du père sur l'enfant, et un culte sauvage dont le sacrifice humain faisait le fond.

Il faut tout dire. Les druides régnaient par l'effroi et tenaient entre leurs mains la vie de leurs adeptes. Dans les ramures vénérées, la fumée du sang montait. Par les échos des vallées, les hurlements des victimes se répétaient. Des suprêmes convulsions d'un mourant ou du flux de son sang on tirait des présages. D'un coup de sabre dans le dos d'un vivant et des palpitations de sa chair on escomptait l'avenir.

Le panthéisme mêlé d'un polythéisme dégradant : voilà le dogme.

La terreur : voilà l'instrument de règne.

Le sang : voilà le culte.

Des barbares : voilà ce que nous fûmes.

Autour de ces druides vénérables que nous nous plaisons à voir défiler dans les brumes lointaines du passé, vêtus de robes blanches

dont les flots ondoient sur les herbes parfumées, agitant des rameaux de gui sacré, nous entrevoyons flotter l'âme de nos ancêtres, barbare, mais religieuse par dessus tout, éprise de mystères, chercheuse de l'au-delà, toujours en quête de Dieu dont elle croit entendre la voix dans le bruit des vents, des arbres et des sources. Telle est, à ne pouvoir s'y méprendre, la première note de notre race : religieuse. Lui vienne la vérité et ce sera une race apôtre.

Race religieuse et puis, race vaillante. Ces barbares sont fous de bravoure, de courage, de valeur.

La valeur. Les mots, comme les individus, ont une histoire et l'histoire des mots jette de singulières clartés sur l'histoire des hommes. En roulant à travers les âges, comme les galets roulent à travers les torrents, comme les galets, les mots se déforment et se transforment ; mais comme les galets, ils ne perdent jamais les marques de leurs origines. L'histoire de celui-ci est curieuse à suivre. Elle est singulièrement révélatrice de l'âme de nos ancêtres. *Valor*, la valeur ; ils ont pris le mot

à leurs conquérants ; mais comme ils en ont changé la nature ! La *valeur*, substantif synonyme de *prix*, exprimant ce que vaut une chose. Le prix, la valeur d'un champ, d'une maison, du blé. L'adjectif *valeureux* devait suivre la fortune de son substantif. Une maison de valeur, un champ de valeur devraient être une maison valeureuse, un champ valeureux ; mais comme nos ancêtres *valaient* par le courage, par l'héroïsme, par la bravoure ; leur valeur est devenue synonyme de courage, d'héroïsme et de bravoure. Les courageux sont devenus des *valeureux*, des *vaillants* et nous avons dressé des statues à la *valeur*.

Oui, certes, nous étions des barbares ; mais des barbares qui envoyaient dire à Alexandre le Grand : " Nous ne craignons rien, sinon que le Ciel nous tombe sur la tête." Oui, nous étions des barbares ; mais des barbares qui ne purent être conquis que par César ; et le conquérant racontera à l'avenir que, sa plus grande gloire militaire, c'est de les avoir vaincus. Quand on les évoque du passé, c'est la

figure de Vercingétorix qui surgit, à cheval à même la croupe de la bête, la moustache tombante, les cheveux au vent, une framée à la main, général improvisé qui, à la tête de bandes recrutées dans les clans de la Gaule, tint huit mois en arrêt la première armée du monde commandée par le premier capitaine du monde. Ce n'est pas être vaincu que d'avoir César pour vainqueur et, c'est être sacré pour l'immortalité que de l'avoir eu pour historien.

Ce jeune guerrier incarnait aussi bien la Gaule religieuse que la Gaule militaire. " Il faut, dit M. Jullian, son dernier historien, nous figurer un Vercingétorix pieux et dévot, adorant et craignant les dieux de la Gaule, l'équivalent celtique de Nicias, de Camille et de Josué. C'est afin d'obéir à ses dieux qu'après leur avoir donné, comme gage de victoire, des holocaustes humains, il s'est immolé à la fin, comme rançon de la défaite. Il s'est levé et courbé sous leur ordre, tel qu'un pontife armé de la patrie gauloise."

Voilà les deux notes dominantes de nos ancêtres : l'âme religieuse, l'âme guerrière.

Il nous est loisible de fonder là-dessus les plus vastes espoirs ; mais ils ne sont pas pour rien changer à la réalité de notre histoire ; nous étions la barbarie.

Il y a deux barbaries, celle des peuples qui naissent et celle des peuples qui agonisent ; comme il y a deux enfances, celle de la raison qui s'éveille et celle de la raison qui s'éteint.

Notre barbarie à nous ne demandait qu'une civilisation et Rome se présenta.

Par les routes qui, de "la borne d'or" du Forum allaient s'allongeant le long de nos fleuves et s'enfonçant dans nos bois, qu'elle dallait des laves de ses volcans, Rome apporta tout ce qu'elle avait ; ses poètes, ses rhéteurs, ses philosophes, ses artistes, ses politiques, sa langue féconde, sa législation de granit, son droit public sacré comme ses croyances. A la place des clans nomades de nos rudes ancêtres, elle bâtit des cités opulentes ; mais en même temps, elle apporta ses dieux. Phébus, Diane, Mercure se substituèrent à Bélénus, Ardoinna et Hésus. Cybèle menaça même d'éclipser le Teutatès gaulois. Avec ses dieux, elle apporta

ses saturnales, ses bacchanales, ses lupercales, toutes les orgies d'un peuple qui se putréfie sur place, dans les raffinements de sa corruption.

Oui, ils bâtirent des cités à travers ce qu'ils appelaient "les solitudes de l'empire"; mais ils les peuplèrent de danseuses, élevèrent des cirques à tous les coins de rue et nos barbares aïeux surent égorger plus élégamment que sous leurs chênes, au bord des ruisseaux inconnus. Ils connurent le cri de la civilisation : *Panem et circenses.*

Les Gauloises sauvages s'affinèrent au contact des nobles patriciennes, connurent les élégances du Forum, surent condamner ou faire grâce en levant ou en baissant le pouce. A la place d'un culte primitif célébré sous des frondaisons séculaires, on eut un culte somptueux dans des temples de marbre; mais dans ce culte la prostitution entrait et dans ces temples la débauche s'étalait.

Ce fut la civilisation.

Cette civilisation nauséabonde est aussi une barbarie : celle des peuples qui meurent; c'est

le râle des nations, et notre jeune barbarie gauloise, étouffée dans les cent bras corrompus de ce Briarée mourant, devait encore mourir de sa suprême étreinte et dans sa putréfaction ; mais le Christ veillait et le Christ parut.

Ce vieux monde romain, trop pourri jusque dans ses moelles pour être guérissable, allait se désagréger et tomber pièce à pièce ; mais dans les débris qui tombent, avant la ruine finale, le Christ ramasse ce qu'il lui faut de matériaux pour constituer le peuple élu, la France.

Comme tout se tient dans ce plan providentiel ! Il semble que ce fut exprès pour recevoir les apôtres du Christ que Rome avait construit ses cités gallo-romaines. Les évêques suivent la marche de l'administration impériale, comme le sillage suit le navire, se glissent derrière les proconsuls, se plantent au dedans des remparts, tiennent le cœur de la place pour s'assurer des alentours et rayonner sur le territoire. Faut-il les nommer ? Lazare à Marseille, Pothin et Irénée à Lyon, Denis à Paris, Martial à Limoges, Gatien à Tours,

Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Trophimes à Arles, Crescent à Vienne. Dans les jeunes cités, on entendit les hurlements des amphithéâtres et cette clameur de la civilisation : Les chrétiens aux bêtes! A Lyon, à Paris, à Autun, à Vienne, à Arles, comme à la métropole, le christianisme naissant n'eut affaire qu'aux bourreaux ; mais le temps passait et la graine poussait et, quand le labarum de Constantin rayonna sur ces cités, le sang versé avait puissamment germé ; toutes avaient une basilique, un évêque, des fidèles.

C'est fait ; les villes sont chrétiennes, si on en excepte quelques fils dégénérés de la vieille Rome qui ne gardent leurs dieux que pour garder leurs vices. Il faut maintenant que la vie de la foi chrétienne, jusqu'ici concentrée dans la cité gallo-romaine, franchisse les murailles pour s'enfoncer dans les forêts épaisses et gagner les clans et les villages de la Gaule ; car les campagnes restent idolâtres encore. Encore une fois, faisons appel à la lumière des mots, ils informent mieux que les discours. En voilà un qui est toujours vivant pour attester

le fait que j'avance : *Paganus*, le villageois, le *paysan*, l'habitant du *pagus*, de la petite bourgade, du village, *paganus* a perdu sa signification en route, et nous est arrivé, non plus *paysan* mais *païen*. Eux, les paysans de la Gaule continuaient d'adorer pêle-mêle la Cybèle de Rome et le Teutatès de leurs forêts, quand les cités adoraient le Christ. Ils furent plus récalcitrants à recevoir le vrai Dieu comme ils le sont davantage encore à le chasser ; mais l'œuvre était avancée, les villes étaient au Christ, les villages allaient lui venir, la France allait naître, quand on entendit heurter violemment à la frontière.

Une autre barbarie arrive du Nord au pas de course ; rafale ravageuse qui allait déraciner la vieille Rome et l'emporter comme une feuille morte ; qu'allions-nous devenir dans la tourmente ?

La barbarie civilisée des Romains s'en va, la barbarie sauvage des Germains arrive. La même histoire recommence. Ces Francs qui vont franchir le Rhin apportent aussi leurs dieux dans leurs lourds chariots de guerre.

Les dieux du Capitole ont culbuté les dieux des forêts ; Woden, Thor et Frigga vont culbuter les dieux du Capitole. La christianisation des campagnes n'est pas faite et voilà une troisième couche d'idolâtrie qui vient se superposer aux deux autres sur l'âme de ces paysans gaulois qui sont nos véritables ancêtres. Ce vieux monde est-il donc trop gangrené pour qu'on puisse le guérir ? Dieu, lassé, déchaîne-t-il cette inondation humaine pour balayer une terre saturée d'immondices ? Ou bien, est-ce la transfusion de ce sang plus jeune qui va faire jaillir la France ? Si ces Francs envahisseurs voulaient nos villes, ils se noieraient dans du sang chrétien ; mais de leurs lances au repos ils veulent forger des socs de charrue, habiter nos vallées, défricher nos forêts. Que pourra produire cet accouplement monstrueux de Germains idolâtres et barbares avec nos paysans gallo-romains aussi barbares et aussi idolâtres ? Ah ! si, en pénétrant dans ces champs de la Gaule, ils venaient se heurter le front contre la Croix ; si ces païens, au lieu de se tremper dans un autre

paganisme, plongeaient brusquement dans une société baptisée; si, en avançant dans nos forêts, au lieu de rencontrer des sauvages prosternés devant une mare, ils se trouvaient en face de chrétiens robustes et fiers, armés du drapeau du Christ; peut-être que la mystérieuse vertu de ce drapeau attirerait les envahisseurs eux-mêmes ; peut-être qu'alors, s'il est dans les plans de Dieu qu'il y ait une France, il ramasserait les débris épars du vieux monde, les marierait aux éléments nouveaux apportés par la barbarie et que, de ce mariage béni par lui, naîtrait enfin le peuple élu, la France.

Que va-t-il arriver? Envahis et envahisseurs, tout est païen. Y aura-t-il, n'y aura-t-il pas de France ?

Le Christ en voulait une et un homme se montra.

III

Il était temps. Cet homme, doué de la vertu de Dieu, vint à une minute de l'histoire dont on peut dire qu'une minute plus tard eut

été trop tard. En le court espace d'une vie, il eut le temps d'arpenter trois fois toute la terre gauloise et de plonger dans les eaux baptismales cette jeune race, qui va remplacer les maîtres dégénérés du monde, dont la sénilité branlante annonce la fin prochaine.

Les premiers athlètes du Christ avaient converti des patriciens, des magistrats, des soldats, des ouvriers, des esclaves, tout ce qui emplit la cité. Gloire à ceux-là qui ont enfoncé la pierre angulaire, ouvert la route, défriché le champ, semé le premier grain ! Sans eux, la cité serait morte dans la corruption qui dévorait tout. Mais la ville n'est pas la nation. Ce qui fait le fond du peuple vagabonde en dehors des remparts. C'est l'innombrable troupeau des déshérités perdus dans les bois sombres, tout un grand peuple que rien n'attache, qui n'est encore rien, qui va surgir à la vie sous le souffle d'un homme et faire enfin la grande nation, la France. Ceux-là, les paysans de Gaule dont nous sommes presque tous les fils, ils furent la conquête de cet homme que je n'ai pas encore nommé : saint Martin.

Il fallait un géant, pour triturer les éléments de cette nation géante :

" Tantæ molis erat *Gallorum* condere gentem ",

et Dieu qui voulait cette nation façonna ce géant.

Français, saluez ce Français. Dans le pan qui lui reste de son manteau partagé avec le pauvre d'Amiens, il apporte Clovis, Tolbiac, Reims, la légion de nos saints, la légion de nos monastères, l'affranchissement du peuple, Charlemagne,les croisades, saint Louis, Jeanne d'Arc, toutes nos gloires, toute la France.

Cet homme, ce conquérant entra dans notre barbarie les deux mains armées pour la bataille, l'une d'un marteau, l'autre d'un signe de croix, l'une pour démolir, l'autre pour bâtir. Il passait, semant des prodiges sur chaque terre qui portait l'empreinte de ses pas. Quel coin de la terre française n'a vu, une fois ou l'autre, ce grand apôtre thaumaturge, amassant les peuples autour de lui, les entraînant dans l'ouragan de son éloquence populaire ? Quelle partie du sol gaulois où il n'ait gravé son nom, ici, sur une pierre où il s'était assis,

ailleurs, sur un autel élevé par lui, plus loin, dans une plaine où sa croix pastorale avait fleuri ? Il n'entre pas dans le cadre de ce discours de raconter ces conquêtes ; mais nous pouvons affirmer, l'histoire à la main, que chaque motte de notre sol national devint pour lui une acropole où il trouvait, comme saint Paul, des accents qui n'étaient pas d'un mortel.

Son nom maintenant disparaît un peu dans la brume du passé, mais il a empli l'âme et la vie des premiers Français. Sur son tombeau, les rois et les reines iront en pèlerinage et prêteront leurs serments. Son nom contiendra les colères des princes et garantira les peuples de la tyrannie.

Grégoire de Tours demandait à l'implacable Gontran la grâce de deux leudes félons : Jamais, disait Gontran.—Roi, répondit Grégoire, je suis député par mon maître pour obtenir la grâce de Garascaire et de Bladaste.—Quel est ce maître ? demanda Gontran.—C'est un mort, répondit Grégoire, saint Martin.

A ce nom, Gontran fut vaincu.

Autour de ce nom, s'exerceront nos lettres, notre architecture, tous nos arts naissants. Autour de ce nom, se tisseront toutes nos légendes. Vous avez oublié peut-être que, patron du royaume et de la monarchie, le nom de saint Martin fut mêlé, pendant longtemps, à toutes les prières faites pour la patrie et que, d'un bout à l'autre de la France, les plus simples paysans savaient les litanies de saint Martin, que pendant plusieurs siècles, la France, qu'il avait pétrie, marchait au combat en l'invoquant, que sa chape d'évêque fut longtemps le drapeau de la patrie. C'est ce drapeau qui flottait à Lépante et cette victoire n'est pas la seule qui soit attachée à ses plis.

Dans la langue de nos campagnes, quelque chose de lui est resté attaché aux vulgaires objets dont il s'est servi. Son humble monture est devenue : maître-martin. Sa crosse voyageuse est devenue : martin-bâton. Les baies rouges de l'aubépine, en souvenir de celle qu'il avait miraculeusement fleurie, sont devenues : les poires-martin. Il n'est pas jusqu'au soleil qui vient quelquefois réchauffer

les froides journées qui avoisinent sa fête, intercalant un été fugace au milieu de notre hiver brumeux, qui n'ait gardé ce nom impérissable : l'été de la saint-Martin.

Que si je m'appesantis sur cette page de notre enfance, c'est que notre baptiseur vint concréter, en sa personne, tout le type de la race, la religion et la vaillance. Créé en vue de la France qui va naître, il réflète les traits principaux de notre caractère et de notre rôle.

Il fallait un soldat à cette nation qui devait porter l'épée de l'Eglise. Il était soldat. Nos imagiers l'ont aussi souvent représenté casqué, cuirassé et à cheval, qu'en robe sacerdotale, avec mitre en tête et crosse en main. La postérité l'appelle, dans ses chants populaires, le soldat de Dieu, *bellator Domini*, et nous héritâmes de son titre. L'épée de Dieu fut la nôtre. Le soldat de Dieu fut la France.

Il fallait un moine et un pontife à cette terre qui allait inonder la chrétienté de ses phalanges tant de séculiers que de réguliers ; il fut l'un et l'autre : moine à Ligugé et à Marmoutiers, pontife sur le siège de Tours qu'il a immortalisé.

Il fallait un missionnaire, un apôtre à cette race qui allait s'étendre sur les terres païennes, comme les grandes vagues s'étalent sur les rivages et devenir le pays de la Propagation de la Foi. Il le fut et l'histoire l'appelle : le Baptiseur de la patrie.

Il fallait un cœur tout pétri de charité et de tendresse à ce peuple d'où Vincent de Paul devait sortir avec l'abbé de la Salle et l'abbé le Pailleur, à ce peuple qui devait se donner aux autres sans mesure et mériter ce surnom : la nation de la charité. Il fut celui-là. Aussi les peuples ne s'y sont point mépris. Le saint Martin qui est resté vibrant dans l'âme populaire, c'est le saint Martin de la Charité. L'image du héros qui luit au fond de nos souvenirs, c'est celui qui, d'un coup de son épée de légionnaire, taille un manteau dans sa chlamyde pour couvrir les membres nus et grelottants d'un mendiant. Le saint Martin que racontaient les aïeules, qui a inspiré les poètes, les orateurs sacrés, les sculpteurs, les peintres, celui qui vit dans l'histoire, dans la légende, dans l'âme française, c'est le saint Martin de la Charité.

Les orateurs du temps de saint Louis chanteront ce coup d'épée sur le mode enflammé de l'ode. Ils diront que, si l'épée de Roland fendait la tête d'un mécréant jusqu'à la mâchoire, que si l'épée d'Olivier tranchait tout entier par le milieu le corps d'un autre, toutes ces lames vaillantes n'ont jamais frappé un coup qui vaille le beau coup d'épée de saint Martin. (1)

Les poètes du moyen âge chanteront qu'il a dépassé le précepte évangélique qui nous demande de donner aux pauvres un vêtement, quand nous en avons deux ; saint Martin, dans un seul, réalise le miracle d'en trouver deux :

> " Ille modico contentos nos jubet esse.
> " Nec servare duos vestes, tu dividis unam ". (2)

De ce manteau de la charité, la France fera une relique, un symbole et un drapeau. Le manteau de la charité sera le manteau de la France. Quelle que soit la couleur de nos étendards, soit que nous les perdions dans les batailles, soit que nous les changions pendant

(1) Bibl. nat ms. lat. 15481. Cité par Lecoy de la Marche.

(2) Paulin de Périgueux, éd. Migne, col. 1012

notre marche à travers l'histoire, nous ne perdrons et ne changerons jamais le drapeau de la charité ; c'est le drapeau de la France.

Quand cet homme meurt dans le petit villages de Candes, la France n'est pas née et nul ne sait si elle naîtra ; mais s'il est dans les plans de Dieu qu'il y en ait une, cet homme sera notre ancêtre et pour modeler ma statue, j'ai déjà devant moi le type séculaire du Français. C'est celui du Gaulois fortifié et agrandi, religieux et vaillant, prêtre et soldat. Je devrai lui mettre, dans une main, l'épée, dans l'autre, la croix.

Quand ce grand lutteur de Dieu eut achevé sa course, l'œuvre était faite, toute la Gaule était baptisée.

Alors, on entendit se rapprocher le tonnerre de l'invasion franque, le fracas des chars de guerre, le roulement des cavaliers. Les envahisseurs passent le Rhin, passent la frontière, galopent sur le sol de la Gaule. Clovis, un Sicambre, conduit ces vagues humaines ; mais une mystérieuse puissance arrête net l'envahisseur devant une vasque pleine d'eau bénite,

dans laquelle il va tomber et tous ses guerriers avec lui. Ils se noient dans la foi au Christ dont Martin a pénétré tout le sol national. Quand ils se relèveront, ces barbares seront des chrétiens et avec ces éléments sauvages qui devaient étouffer la France dans le germe, " le Christ qui aime les Francs " fera la nation de demain, la France.

Conçue dans une bataille compromise, à la suite d'un vœu fait " au Dieu de Clotilde ", le jour de Noël 496, la France naquit. Elle naquit dans l'eau bénite. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en plaigne, nul ne peut renier son passé. Elle naquit entre un homme de guerre qui s'appelait Clovis et un homme d'Eglise qui s'appelait Remi, au jour anniversaire de la naissance du Christ, et ces deux circonstances fixaient les destinées du peuple nouveau-né. L'homme de guerre lui mit, dans une main, une épée ; l'homme d'Eglise lui plaça, dans l'autre, une croix, et le Christ qui l'appelait à la vie de l'histoire, le même jour que lui, dit à la jeune baptisée : " Va où je te pousse ; ne lâche jamais ni l'épée, ni la croix et ne te sers de

l'épée que pour creuser le trou où planter la croix ".

Ce jour-là, de Rome à Constantinople, un souffle mystérieux passa à travers le vieux monde. On sentit que quelque chose de nouveau venait de surgir, qui allait changer le cours de l'histoire et les destinés des peuples. St Avit, primat des Gaules, écrivit à Clovis : " Votre foi est notre triomphe et votre victoire est notre victoire."

Du haut de son siège de Rome, le pape Anastase eut la vision prophétique que, l'avenir de l'Evangile et de l'Eglise allait être irrévocablement attaché à la jeune nation qui se levait, tout humide encore, de l'onde baptismale ; car il écrivit à Clovis ces mots, auxquels notre histoire a donné depuis un *confirmatur* infaillible : " Maintenant, je vois les peuples venir à nous d'un pas rapide ; je vois le filet de Pierre s'étendre et se remplir."

Là, devant ce baptistère de Reims, s'achève l'histoire de la Gaule et s'écrit le premier chapitre de l'histoire de France.

La jeune nation eut la croissance rapide.

Elle nous apparaît, dans son lointain passé, essayant ses premiers pas entre Clovis et Remi, entre le soldat et le moine, vêtue de la cagoule de l'un et couverte du casque de l'autre. Elle grandit, moitié dans les camps, moitié dans les cloîtres et sous les voûtes des cathédrales, et les bruits qui nous arrivent encore de cette adolescence lointaine de la patrie sont des froissements de cuirasses et d'épées et des psalmodies religieuses. Elle avait deux passions de jeunesse qui resteront ses passions de toujours : son épée et sa croix, et pour défendre l'une, l'autre sera toujours au vent. Le Christ qui l'avait faite pour lui si chevaleresque et si belle, quand il la vit en pleine jeunesse, lui dit : " Pars maintenant, sois mon soldat et sois mon apôtre, tu auras la victoire facile, la main robuste et un bras grand comme le monde : "

" per pugnam et robustam manum extentumque brachium." (1)

Chrétienne et guerrière, elle se mit à galoper à travers l'histoire, son épée d'une main, sa croix de l'autre, bataillant pour le compte

(1) Deut. IV, 34.

de l'univers et pour le compte de Dieu, frappant, de taille et d'estoc, sur tous les mécréants; mais dans les remparts des cités conquises, elle ne faisait des brèches que juste assez larges pour que sa croix pût passer. Elle accomplissait " les gestes de Dieu " et lorsque, sur cette pauvre terre, il se faisait quelque chose de grand, les peuples émerveillés disaient : " C'est toujours elle, c'est la France."

Et voilà toute son histoire :

Fille chrétienne de la Gaule païenne, sa mère lui transmit ce qu'il y avait en elle de grand et de fort, l'âme croyante et l'âme guerrière qui terrassa César d'admiration. Evangélisée par un apôtre qui incarnait son type futur, d'avance on la devine en cet homme qui endossa un froc de moine avec une chape d'évêque sur sa chamyde de légionnaire et fut soldat et prêtre.

Telle, plus tard, elle apparut au monde étonné, dans le baptistère de Reims, entre un soldat et un prêtre, acceptant de l'un et de l'autre la grande mission d'être le soldat et l'apôtre de Dieu; telle elle restera dans sa course à travers l'histoire.

Maintenant, je puis prendre mon ébauchoir et mettre la main à ma terre glaise, j'ai les notes caractéristiques qui me permettront de modeler la statue que je voulais lui dresser.

Mais elle est déjà debout la statue, devant le portail de Reims, au pays où la France fut baptisée.

C'est une femme de bronze chevauchant un cheval de bronze. Debout sur les étriers, ses genoux nerveux étreignent la croupe de sa monture. Son torse droit, emprisonné dans une armure, semble s'allonger pour dominer une bataille. Au bout de son bras tendu, une main armée d'un gantelet de fer élève dans l'espace une épée qui flamboie. Le cheval musclé est au pas ; mais la tête ramenée sur le poitrail, il semble se ramasser, pour distendre ses nerfs d'airain et s'enfoncer, tête baissée, dans une masse ennemie qu'on devine devant lui. Un mouvement unique entraîne la guerrière et sa monture. Tout est à la guerre ; la tête seule est ailleurs. Une tête d'extase et de rêve, un regard de vierge perdu dans la contemplation de l'infini, elle écoute

on ne sait quelles voix mystérieuses et jamais entendues qui viennent de très loin et de très haut et parlent de paix et de charité.

Entre le mouvement général de l'œuvre et la tête de l'héroïne, il y a comme une opposition violente qui tient l'âme en suspens. Son bras est à la guerre et sa tête est au ciel. Son geste est de l'héroïne, son regard est de l'extase. C'est une amazone et c'est une sainte. Sur son front casqué, on mettrait volontiers une cornette de sœur de charité. Son épée, la pointe en l'air, est une épée, la pointe en bas et fixée en terre, c'est une croix devant laquelle il semble qu'on va voir la sainte à genoux pour prier.

“ Quæ est ista ? ” Quelle est cette femme qui nous apparaît pareille à celle du Cantique, “ vierge et pure comme le premier matin, belle comme les beaux soirs, resplendissante comme le rayonnant midi, redoutable comme une armée en ordre de combat ? ”

Ce bronze est-il là pour perpétuer une réalité vivante et éterniser l'histoire vécue d'une vierge, qui incarne dans sa personne, l'héro-

ïsme de la guerrière et la sainteté de la chrétienne.

Ou bien est-ce un grand symbole pour synthétiser une nation qui fut, à la fois, guerrière et sœur de charité, soldat et apôtre.

C'est l'un et l'autre, à votre gré. C'est Jeanne d'Arc et c'est la France. On ne peut pas les désunir. La Pucelle est l'incarnation définitive de notre type et de nos gloires, la Vaillance et la Foi, l'Epée et la Croix. Les deux font la France.

" Que les temps sont changés... !"
murmurent des âmes à la désespérance facile, et que ce passé est loin !

Ce n'est toujours pas au Canada qu'il le faudrait dire. Canadiens-Français, mes compatriotes et mes frères, du pays de vos aïeules qu'avez-vous apporté sur cette terre si héroïquement conquise ? La Vaillance et la Foi, l'Epée et la Croix. Comme vous les avez bien tenues l'une et l'autre et quelles figures elles ont faites entre vos mains ! Vos héros ont étonné le monde ; mais le monde a cru résumer leur histoire quand il a dit d'eux : C'étaient des Français.

Fidèles au passé et aux ancêtres, vous n'avez remis l'épée au fourreau qu'après avoir planté la croix sur le sol de la nouvelle patrie et depuis, serrés autour d'elle, vous lui faites un rempart de plus de deux millions de Canadiens qui l'acclament et la défendent.

Est-ce la mère-patrie qui a failli à son passé ? Qui l'oserait dire et lequel de nos deux héritages est tombé de nos mains ?

Est-ce la Croix ? Qui donc la porte sur les grèves inexplorées et chez les peuples inconnus ? Et qui donc la plante et la rougit du meilleur de son sang ? Et les échos de tous les rivages répondent : France.

Partout où les explorateurs de tous les pays voient s'étendre les deux bras rédempteurs, ils trouvent l'argent de France, du sang de France, des hommes de France. C'est notre honneur,—et il est immense—de pouvoir dire qu'à cette besogne, la plus grande de toutes, que nous a confiée le Christ, l'apostolat, il s'en faut de peu que nous ne soyons les seuls employés, si bien que, on se demande ce qu'il deviendrait, si la France manquait. Ce que

je dis là serait une vanterie enfantine si, des statistiques dressées par Rome même, il ne ressortait que, sur les sommes nécessaires à la propagation de la Foi chrétienne, la France en donne les trois quarts, sur cent apôtres que le Pape envoie mourir aux terres lointaines où l'on cueille le martyre, la France en donne soixante-quinze et qu'enfin, sur six évêques morts en 1901 sur le champ de bataille de la croix, la France en a donné six.

Nous n'avons pas lâché la croix.

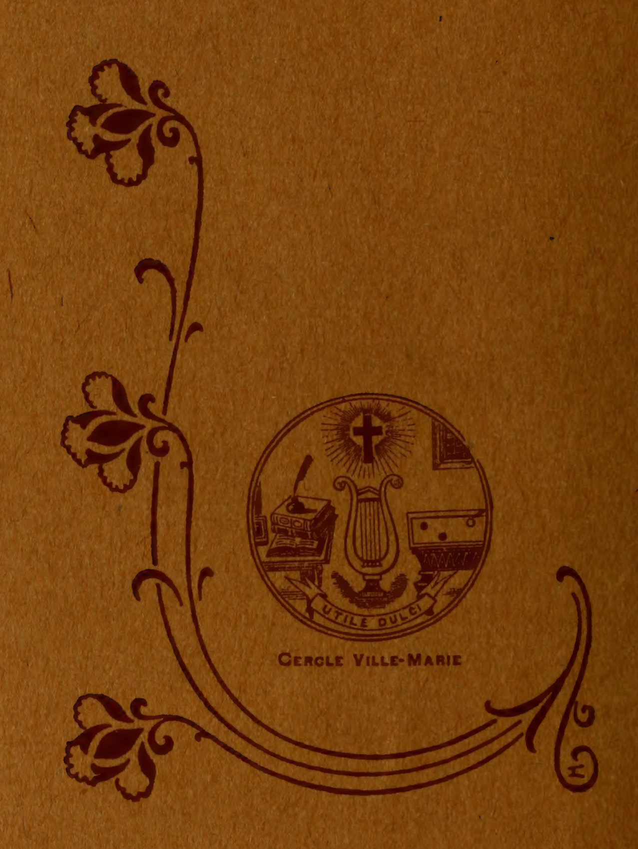
Avons-nous lâché l'épée ? Il ne m'appartient pas de répondre. L'épée de mon pays a connu la défaite et n'a pas connu la honte. Digne de ses aïeules Joyeuse et Durandal, elle ne fut jamais parjure et, fière quand même de son passé, elle frémit dans le fourreau et attend.

J'ai fini. J'ai voulu, Messieurs, que ma parole d'adieu fût pour célébrer notre commun pays et nos communes gloires ; vous ne m'en voudrez pas.

La dernière leçon publique de notre vieux Legouvé, fut le dernier et sombre chapitre de

notre histoire, le chapitre des revers. Cette leçon, il la termina en apothéose et enthousiasma son auditoire en racontant, avec quelle célérité inattendue, celle que l'on croyait morte se remit sur pied aussi jeune et aussi forte que la veille. Ceux de nos âges se rappellent combien cette résurrection stupéfia le monde.

Français des bords de la Seine, j'adresse pour la dernière fois la parole à mes frères, à mes compatriotes les Français des bords du Saint-Laurent. Qu'ils sachent bien que mon cœur leur appartient et que j'emporte d'eux, dans la mère-patrie, un souvenir qui ne s'en ira jamais. Comme Legouvé, mon dernier enseignement aura été une leçon d'histoire. Il avait raconté le dernier chapitre de la nôtre, j'ai raconté le tout premier, celui de notre enfance si vigoureuse et si belle. Que ce soit le premier ou le dernier, en vous adressant, à tous, le merci dont j'ai l'âme remplie, Français, j'ai le droit de terminer comme lui : " Une leçon d'histoire de France est une leçon d'espérance."



La Cie d'Imprimerie Moderne, 20, rue St-Vincent, Montreal



